

Prédication du 18 octobre 2026
Bernard Mourou

Matthieu 22, 15-21

En ce temps-là, les pharisiens allèrent tenir conseil pour prendre Jésus au piège en le faisant parler.

Ils lui envoyèrent leurs disciples, accompagnés des partisans d'Hérode : « Maître, lui dirent-ils, nous le savons, tu es toujours vrai et tu enseignes le chemin de Dieu en vérité. Tu ne te laisses influencer par personne, car ce n'est pas selon l'apparence que tu considères les gens. Alors, donne-nous ton avis : Est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt à César, l'empereur ? »

Connaissant leur perversité, Jésus dit : « Hypocrites ! Pourquoi voulez-vous me mettre à l'épreuve ? Montrez-moi la monnaie de l'impôt. »

Ils lui présentèrent une pièce d'un denier.

Il leur dit : « Cette effigie et cette inscription, de qui sont-elles ? »

Ils répondirent : « De César. »

Alors il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Prédication

Hypocrites !

Voilà un mot qui revient souvent dans les textes de ces derniers dimanches. Chaque fois, il s'adresse aux pharisiens.

Que signifie être hypocrite dans le contexte des évangiles ?

Eh bien cela revient à dissocier les actes et les paroles.

Les compliments que les pharisiens font à Jésus – *tu es toujours vrai, tu enseignes le chemin de Dieu en vérité, tu ne te laisses influencer par personne* – ces compliments témoignent d'une telle attitude car ils cachent un piège. Il apparaît au grand jour dans la question qu'ils lui posent : *Est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt à César, l'empereur ?*

Jésus est sommé de prendre une position politique.

En effet, payer l'impôt à César, c'est soutenir l'occupation romaine.

Si Jésus répond oui, il se disqualifiera aux yeux des juifs et passera pour un traître, s'il répond non, il sera considéré comme un ennemi des Romains et sera poursuivi par les autorités.

Nous le voyons, le piège est habile.

Mais Jésus se garde bien de répondre.

Au lieu de cela, avec pragmatisme il va utiliser un détail de la vie quotidienne.

Quatre-vingts ans plus tôt, en 49 avant notre ère, Jules César, avait assuré la stabilité de l'empire par la création d'une nouvelle monnaie : des pièces d'or frappées à son effigie.

Depuis, d'autres empereurs se sont succédé. Celui du moment s'appelle Tibère. Comme ses prédécesseurs il porte le titre de César et les pièces de monnaie arborent son effigie.

En disant aux pharisiens de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, Jésus évite leur piège.

Pour nous aujourd'hui, dans les convulsions de la société, ces paroles révèlent leur pertinence.

Il se trouve que les chrétiens n'ont pas tous la même opinion politique. Cela les conduit parfois à se trouver dans des camps qui s'affrontent.

Les chrétiens sont-ils à leur place dans une action militante ?

Doivent-ils prendre part aux combats politiques ?

L'enjeu est de taille dans la mesure où, dans l'Eglise, cela risque de créer des clivages qui fragiliseront son unité.

Pour réfléchir à cette question, je vous invite à vous arrêter un instant à ce qui constitue notre spécificité protestante.

Dans l'histoire, nous nous sommes distingués par notre aptitude au dialogue, dans une écoute et un respect de nos interlocuteurs, quelles que soient leurs opinions.

Dans toute discussion, c'est un grand atout.

Quoi qu'il en soit, vous penserez peut-être, à juste titre, qu'une telle attitude trouve ses limites quand l'interlocuteur refuse le dialogue, ou quand il n'écoute pas, ou quand il est de mauvaise foi, ou quand il invective, ou encore quand il déverse un flot de paroles pour empêcher l'autre de s'exprimer.

Effectivement, dans ce cas, cela ne peut pas fonctionner.

Ici, la seule réponse ne peut être que le silence.

Pour autant, nous faudrait-il alors abandonner la partie ?

Non, bien sûr.

Mais alors comment nous y prendre ?

Eh bien, en tant que chrétiens nous disposons d'autres armes que l'agressivité ou la violence. Lorsque le dialogue n'est plus possible, nous aurons toujours pour nous notre manière d'être. C'est elle qui fera la différence, comme nous le dit l'épître aux Ephésiens :

Puisez votre énergie dans le Seigneur et dans la vigueur de sa force. Revêtez l'équipement de combat donné par Dieu, afin de pouvoir tenir contre les manœuvres du diable.

Et voici cet équipement :

1. *le ceinturon de la vérité,*
2. *la cuirasse de la justice,*
3. *les sandales pour annoncer l'Évangile de la paix,*
4. *le bouclier de la foi,*
5. *le casque du salut*
6. *l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu.*¹

Vous aurez pu remarquer qu'à l'exception de cette dernière arme, aucune n'est offensive.

Quand le dialogue n'est plus possible, il nous reste ces armes-là.

¹ Ephésiens 6, 10-17

Alors il est vrai qu'aujourd'hui, tout nous pousse à prendre parti et à employer les armes de nos adversaires. Mais en procédant ainsi nous serons toujours perdants, parce que :

1. nous ne saurons jamais les utiliser aussi efficacement qu'eux ;
2. nous mettrons en danger l'unité de l'Eglise, qui est notre force ;
3. celui qui à la violence répond par la violence se place au niveau de son adversaire et a donc déjà perdu.

Ultimement, la solution est ailleurs. Elle ne vient pas de nous.

Mais alors, me direz-vous, de quelle solution peut-il s'agir ?

Pour le voir, penchons-nous sur notre histoire avec le texte de notre première lecture :

*Ainsi parle le Seigneur à son Messie, à Cyrus,
qu'il a pris par la main
pour lui soumettre les nations
et désarmer les rois,
pour lui ouvrir les portes à deux battants,
car aucune porte ne restera fermée.*

Oui, Cyrus, dont l'empire s'étendit à tout l'Orient, fut la réponse de Dieu, si bien qu'il reçoit ici le titre de *Messie*.

L'Ecriture raconte que par un décret spécial, en 538 avant notre ère, Cyrus autorisa le peuple juif à regagner son pays et à reconstruire le Temple de Jérusalem. Pour le peuple d'Israël, une telle issue était absolument inimaginable.

La même chose se reproduisit pour les chrétiens avec l'empereur Constantin : en 313, il signa l'édit de Milan, qui mit fin aux persécutions et permit l'épanouissement d'une civilisation chrétienne.

Nous le voyons, dans ces deux cas le peuple de Dieu ne fut pas libéré parce qu'il entreprit une action politique : ce furent des circonstances fortuites et inattendues qui rendirent sa délivrance possible.

Ainsi, quand plus aucune action ne semble à notre portée, nous pouvons encore garder l'espoir d'une issue favorable qui garantira notre unité et notre intégrité.

Amen